

GOBEIL Madeleine: l'Unesco.

Chers amis, avant de s'interroger sur l'avenir de notre environnement multiculturel, il faut peut-être rappeler ici les tendances lourdes qui vont transformer les conditions d'existence de la planète au cours du prochain millénaire. Certaines ont été rappelées ici, mais il faut bien évoquer la fin de la guerre froide, il faut évoquer la montée en puissance des économies de l'Asie du Pacifique, les transformations du rôle international de l'URSS, les révolutions apparemment permanentes des techniques et des communications, la mondialisation croissante des échanges, la crise écologique planétaire.

Il ne faut pas oublier tout cela et face à ces tendances, qu'en est-il de la diversité des cultures et de leur coexistence? Le débat sur l'immigration surtout en France, les rivalités ethniques de la Yougoslavie, celles de l'Inde, de l'Amérique, de mon pays: le Canada où les intellectuels du Québec se préoccupent en ce moment davantage des questions de langue que de celles de la pauvreté, qui est très grande dans cette province; la retombée de la guerre du Golfe, où l'expression "guerre des cultures" désormais est utilisée dans certains esprits, tous nous parlent de la difficile coexistence des différences, et ça se passe, et nous en parlons, la coexistence c'est quoi? c'est le près et le loin où on voit cette immigration énorme de personnes désireuses de rencontrer des cultures autres, et, en même temps, avec l'impossibilité de vivre ensemble. Se pose en outre, en cette fin de siècle, la question de la communication entre les cultures, de leur capacité à se connaître et à vivre ensemble.

Sur ce sujet nous pourrions aujourd'hui entamer une réflexion sur la médiation des droits. Tout le monde parle des droits de l'homme: ça devient aussi la tarte à la crème là, les droits de l'homme, et on parle aussi d'un nouveau retour aux Nations Unies: on dit "l'ONU", "l'ONU", ou bien "les droits", "les droits"; voilà les deux notions de mode en ce moment. Il faut rappeler que les Nations Unies ce n'est pas une instance supranationale, et ne peut agir (l'expérience l'a prouvé) que s'il existe une entente politique pour la faire fonctionner. On a vu ce que c'était.

Or, les problèmes sont loin d'être résolus. Nous savons que le nouveau partenariat Est-Ouest n'a pas supprimé les conflits locaux et régionaux. On s'aperçoit maintenant qu'ils ont leur propre dynamisme. Au Cambodge, en Afghanistan, en Afrique centrale, en Amérique centrale, que l'absence de légitimité de nombreux gouvernements, je pense beaucoup à l'Afrique, je pense aux quêtes identitaires et surtout aux frustrations, on en a pas parlé ici, engendrées par une répartition de plus en plus inégale des ressources, il faut bien le dire, aussi bien entre les états qu'à l'intérieur des populations, au Sud et au Nord, et ce sont parmi les multiples causes d'une instabilité que l'on constate un

peu partout dans le monde. On en a pas parlé ici, mais il faut le rappeler: quelqu'un qui travaille dans une organisation internationale est obligé d'être conscient constamment de ces modalités.

Mon complice, mon ami René Berger, qui connaît mon engagement moral et contient, de pessimiste gai, à l'idéal, mon engagement pour cet idéal des Nations Unies, mais aussi mon engagement pour la vision d'une anthropologie généralisée, retournée et partagée dont les meilleurs maîtres ont été Michel Lérissé, Roger Bastide, Pierre Verger pour le Brésil, George Balandier.

René Berger m'a demandé de vous faire part d'une réflexion personnelle sur seize années de travail au service de la coopération entre les cultures. J'ai beaucoup aimé Michel Lérissé sur lequel j'ai fait ma thèse: Michel Lérissé, grand écrivain, grand anthropologue que j'ai connu et aimé beaucoup, que j'ai vu souvent dans les années '60 à Paris jusqu'à sa mort. Vous vous souvenez qu'il assignait à l'écriture, voir à l'anthropologie de l'Afrique fantôme, à l'écriture de la règle du jeu. Je crois qu'un des livres essentiels de ce siècle c'est "L'âge donne", et puis aussi "L'Afrique fantôme"; je suis allée sur ses traces de Dakar à Djbuti, où il a porté toute une vision nouvelle de l'anthropologie. Et bien, il assignait à l'anthropologie et à l'écriture la blessure assérée, véridique et dangereuse de la corne de taureau.

Donc c'est un peu ça que je veux faire, donc je sort là de ce qu'on appelle une "réserve", la clause de réserve des fonctionnaires des Nation Unies que David Mardell et moi-même connaissons bien. Nous sommes, nous avons voué notre vie à être des médiateurs, pas des producteurs de culture, des médiateurs qui mettent ensemble les producteurs de culture ou les gens de culture. Mais c'est peut-être intéressant, je me suis dite, je vais aller jusqu'au bout: qu'est-ce que ça veut dire mon action? Pourquoi j'ai fait ça? Comment je suis devenue ce que je suis devenue, j'ai fait ce que j'ai fait? Et dans quel esprit est-ce que je le fais?

J'ai voulu m'engager, aujourd'hui je le fais en pensant à ce Michel Lérissé, donc je me mets un peu en danger, vous allez me connaître davantage que l'on connaît les gens dans les instances que nous vivons ensemble, c'est-à-dire dans ces grandes réunions que nous faisons ensemble, donc c'est une question de témoignage. Je veux faire un témoignage comme je voudrais, à la fois véridique, peut-être poétique et peut-être qu'il faut alors que je suis obligée à parler de l'enfance. On a dit que les rêves des hôtes et d'enfance, il faudrait être amoureux des gens pour supporter tout cela; le goût de l'autre je l'ai toujours eu, je l'ai eu dans l'enfance, j'ai toujours eu le goût de l'étrangeté, de l'ailleurs. Enfant, à cinq ans je demandais à mon père qui me montrait le musée d'anthropologie d'Ottawa, une petite ville pourtant, une petite capitale au Canada, où on voyait un enfant esquimau près d'un iglou; ces reconstitutions qu'on voit dans les musées des civilisations, je me souviens qu'il y avait des drames parce que je voulais ramener cet enfant de cire à la maison, et qu'il fallait m'expliquer qu'on ne pouvait pas le prendre, je voulais parler avec lui, vivre avec lui. puisque je le voyais

près d'un iglou. Et puis aussi il faut dire que je suis la cinquième au sein d'une famille de neuf enfants, d'une famille canadienne-française, donc la cinquième dans une position médiane où on est obligé de vivre avec l'autre, les cadets qui vous suivent et les aînés qui vous précèdent, donc c'est une position assez compliquée, donc j'ai vécu cela également. Aussi, je répète, dans une famille canadienne-française qui ne vivait pas au Québec, mais qui fait partie de cette minorité en dehors du Québec d'un million d'habitants.

Il y a donc vingt-cinq millions d'habitants au Canada, six millions de canadiens-français -on peut dire six millions de québécois-, et, parmi ces québécois, il y a des gens qui se définissent comme des canadiens-français qui sont en dehors, qui sont à Vancouver, qui sont à Winnipeg, qui sont à Ottawa, qui sont au Nouveau Brunswick, en Nouvelle Ecosse.

Donc j'ai eu cette percée dans ma vie, j'ai toujours senti les franges, et puis aussi j'ai pensé très jeune (même dès l'adolescence) qu'on était à la fois dans la culture prisonniers, leur culture était un royaume, était une prison. J'ai pensé les deux, j'ai vécu, j'ai bougé là dedans; en fait ça a été le sentiment de la béance à l'âge où des fois les gens sont absolument sûrs. Puis, dès l'adolescence, j'ai leur jeté les querelles du nationalisme. Et dans les querelles constitutionnelles qui divisent le Canada, j'ai opté pour le fédéralisme et mon goût pour l'anthropologie, la sociologie, la littérature comparée que j'ai enseigné pendant 7 ans à l'Université Carleton d'Ottawa. Donc ma formation à moi est plutôt littéraire et sociologique et des amitiés littéraires profondes, mais plus que littéraires, avec des personnes comme Simone de Beauvoir, plus tard avec Jean-Paul Sartre avec qui j'ai réalisé un film de onze heures, Michel Lérissé que j'ai déjà dit, avec Jean Jénais, dont j'ai recueilli en 1964 la première interview, aussi, bien sûr, Jean Duvignaud qui a été mon maître sociologue et René Berger, très connu au Canada et qui a une importance pour nous tous; je pense à David Mardell, je pense à Nicolescu, je pense à plusieurs parmi vous, c'est-à-dire toute la vision du transdisciplinaire et aussi certainement à l'Unesco et au Conseil de l'Europe. René a été très important pour nous, pour tout ce qui concerne les arts plastiques et les nouvelles technologies, et aussi toujours l'avenir. Dès ma jeunesse j'ai appris la dynamique des communautés internationales, c'est-à-dire de la culture, qui s'épanouissent librement en dehors des états. Des gens comme vous qui se réunissent autour d'un magicien, Bianda. Nous sommes ici, nous sommes de cultures différentes, même de disciplines différentes, nous pouvons parler, nous pouvons travailler ensemble. Nous gommons certaines de nos différences culturelles pour cela; et puis nous voyons tout cela dans l'Europe, ce que j'appelle ces milliers d'échanges individuels ou collectifs entre les créateurs qui ne dépendent pas d'un état, et toujours où il y a cette circulation qui avait dans l'histoire (pensons au Prince de Linne, à Mme de Staël) il y a toujours, surtout pour l'Europe (mais pensons également qu'elle existe absolument), je nommerai quelqu'un que tout le monde devrait connaître et qui a été et qui est un moteur en ce moment dans le monde, c'est Sherif Casnadar, qui dirige la

Maison des cultures du monde à Paris, qui est à la fois sirien et français, qui est une des personnalités les plus importantes pour la connaissance que nous avons en Europe des autres cultures et des cultures les plus lointaines. Songez qu'il a fait venir de l'Union Soviétique 47 troupes de danse, de musique, et que nous pouvons voir à la Maison des cultures du monde tous les soirs, depuis 1952, les cultures les plus autres, les plus différentes et les plus authentiques. Et je pense aussi à des gens comme Peter Brooke, Strehler, John Cage, Bob Wilson: ça c'est une circulation continuelle et je pourrais vous nommer les autres amis du Brésil, ou ceux du Japon, de l'Inde.

Pour finir il y a aussi une autre chose qui m'est arrivée dans ma vie très jeune: la pratique des médias, qui permettaient une société comme la société canadienne, nord-américaine, je parle de littérature, je pense que j'ai présenté à la télévision canadienne les plus grands écrivains français et américains. Alors ça c'était une possibilité qui m'est arrivée et la dernière chose, plus personnelle, c'est une psychanalyse. La psychanalyse, on parle de Freud, mais la pratique réelle de la psychanalyse demeure une expérience capitale de cet itinéraire parce qu'elle a installé en moi ce que j'avais déjà, mais d'une manière plus forte, ce que j'appelle la différence. Je pourrais aussi tout vous dire ce que c'est être une femme au XXème siècle, comment j'ai vécu ça, comment j'ai vécu à la fois comme amie de Simone de Beauvoir, comment j'ai vécu tout ce travail dans les études à l'université, dans la profession, ça serait une autre aventure, mais disons que, vous vous rappelez, Freud, au delà du principe du plaisir, il donne la différence comme condition ultime de notre être avec les autres.

Ca, si vous voulez, ça a été vécu de l'intérieur, et puis surgit alors l'UNESCO, et c'est vrai que j'ai du mal; je ne peux pas vous en parler en bureaucrate parce que je n'aurais pas pu rester dans une institution si je n'avais pas exercé la ruse et si je n'avais pas fait jouer les différents bouts du cerveau, comme dirait Charles; c'est une toile de fond que je voulais vous présenter pour vous parler de mon travail depuis '75. Vous connaissez l'UNESCO, vous en avez tous une idée.

Parlons de sa force symbolique: elle est née sur les débris de la guerre, elle est née avec des gens comme Oxlly, comme les grands indiens, elle est née avec Archibald McLlich, ces gens qui ne sont plus là, avec Léon Bloom, mais sa force symbolique demeure d'un contact entre les cultures, et puis avec sa grande vocation, éducation, science, communication, culture, sa grande vocation qui demeure là. Et bien, c'est du dedans, vous pensez bien, que je connais cette institution quand on y a passé 16 ans (comme David pourrait vous dire qu'est ce que c'est de l'intérieur le Conseil de l'Europe), comment on bouge quand on est dans une institution qui n'est pas une université, qui n'est pas une station de télévision, mais qui est une institution. Vous avez lu certainement l'ouvrage capital de White sur "The Organisation Man"; comment est-ce que la culture on peut la vivre quand on est une "Organisation Woman", quand on est pris dans une organi-

sation avec les contraintes où notre rôle est un rôle intellectuel, un rôle politique, un rôle de secrétariat? C'est une aventure absolument extraordinaire.

De l'UNESCO je vous dirai peu, j'y redemeure attachée beaucoup dans le domaine de la culture, elle a attaché surtout son nom au patrimoine culturel. Pensez à des noms comme Borbodoure, que j'ai vu, pensez à Cartage, à Venise, à tous ces lieux qui constituent la mémoire de l'homme, et il y a un consensus à l'UNESCO autour de la mémoire, autour de la nature, puisque les grands parcs du Canada, les pays qui n'ont pas eu de patrimoine monumental, sont reconnus maintenant pour (avec les scientifiques) les grands parcs naturels, pour ce qui reste de la nature. Et bien voilà, cet attachement au patrimoine, c'est parce qu'il y a un consensus, il n'y a pas de discussion.

Où est la discussion, c'est sur l'artiste, c'est sur l'art. Et au Conseil exécutif de l'UNESCO, qui malheureusement est devenu une entité très politique étant donné le résultat de la guerre froide, espérons que ça va changer parce que ce que nous voyons ce sont plutôt des personnes, des dominations politiques. Tout le monde s' imagine aujourd'hui qu'on peut parler de culture, qu'on est connaisseurs de culture. Il suffit d'entendre M. Charles pour voir la subtilité d'une analyse, d'une connaissance. Tous les hommes politiques, les gens du Conseil exécutif, sont un peu modestes devant les scientifiques, tout le monde maintenant estime qu'il est connaisseur, qu'il peut parler de ceci, de cela, puisque c'est devenu non seulement l'art, mais les usages, les coutumes, et au contraire, cet élargissement, le tout est culture, culture est tout. C'est qu'on escamote une fois l'artiste. Les gens disent maintenant que tout est arrangé; l'artiste fait partie de la société; on s'occupe, nous à l'UNESCO du statut de l'artiste? non, je le sens encore comme un maudit, le véritable.

Je pense que dans notre travail il faut cacher beaucoup de choses, pas aux autorités comme telles, qui finalement nous font confiance si vous avez une efficacité de travail, mais on ne peut pas expliquer à un forum politique ce qui est vraiment le vidéo art, ce serait formidable, c'est ça dont on devrait parler dans les instances politiques, c'est eux qui devraient être parmi nous pour comprendre quelque chose, pour s'y intéresser, mais là n'est question, ce serait de l'utopie. Comment est-ce que on peut continuer sans cela. On peut dire que l'UNESCO a beaucoup patouillé sur l'identité culturelle et moi, ce qui m'intéresse c'est beaucoup l'interculturel, ça aussi c'est parce que les états apportent plus de sous à leur région si on étudie la culture arabe, la culture noire, la culture slave, mais si vous faites un programme croisé vous devez le mettre entre des mains de savants, d'experts, de connaisseurs, de personnes désintéressées. Il y avait un personnage qui s'appelle Michel Camille Lacoste qui a mis sur pied un merveilleux programme interculturel. C'est un homme pour lequel j'ai beaucoup d'admiration pour la compétence intellectuelle, le travail qu'il a commencé à faire dans ces différents domaines. Et puis il y a maintenant beaucoup de programmes sacrifiés, comme vous le savez, à cause de la crise de

l'UNESCO, qui dure encore. Le retrait des Etats Unis d'Amérique et de la Grande Bretagne qui nous ont quitté en 1984 et ne sont pas revenus. Mais le départ des Etats Unis a commencé déjà vers 1981. Et alors ça met en brun, ce problème de l'universalité de l'organisation, d'autant que les britanniques ont une grande compétence dans le domaine du développement, dans le contact de la culture, plus facilement; ce sont des merveilleux experts, et nous avons tout fait pour continuer à travailler avec eux malgré leur départ.

Je ne peux vous dire est-ce qu'ils reviendront. Est-ce que les récents événements vont changer la problématique, est-ce que l'UNESCO pourra se dépolitiser, est-ce qu'ils y aura ce retour. Je ne peux pas vous le dire: attendons. Nous allons dans deux mois vers une conférence générale. Nous allons là avoir un sentiment peut-être de ce qui se passe, les événements ont été si multiples!

Et peut être il faut être francs avec vous sur le budget d'une telle organisation. Une organisation qui doit s'occuper dans le monde de science, de culture, de communication, d'éducation surtout quand vous pensez que l'analphabétisme ce n'est pas fini, on dit même que l'UNESCO a manqué son coup là-dedans; il y a plus d'un milliard d'analphabètes. La somme dont dispose l'UNESCO est de 300 millions de dollars, c'est-à-dire une petite université canadienne: c'est le budget de l'université Laval au Québec.

Et dans ce budget que reçoit la culture? La plus légère part, naturellement: 18 millions de dollars. Que peut-on faire sinon justement affiner la réflexion, essayer d'avoir les meilleurs, essayer de faire une réflexion pour optimiser, rendre optimales les choses que nous avons autour de nous?

Comment les choses se déroulent dans le service que je dirige? Et bien, ces 3 millions de dollars dont nous disposons pour travailler dans le monde, et puis nous travaillons aussi avec une petite équipe internationale (une canadienne, un français, un mauricien, une péruvienne, une indonésienne et une libanaise). Voilà la toute petite équipe; comment pouvons nous nous entendre ensemble? Voilà la première question. Quel est le comportement que nous pouvons avoir ensemble? Et bien, la crise m'a servi, la politisation m'a servi en disant: "Je prends une décision, c'est-à-dire que ma petite équipe essayons qu'elle soit, parce que dans ces grandes organisations la solitude est absolue, il faut avoir le sens de la solitude. La solitude elle est là: on est loin de notre pays, loin de nos amis, et nous sommes dans une organisation où votre prochain est camerounais, ou indonésien, il ne vous connaît pas, il n'a aucune référence, il ne sait pas qui est Michel Lérissé. Qu'est-ce qu'on va faire? Sur quoi nous entendons nous? Sur le service que nous pouvons donner à l'UNESCO, sur le fait que j'ai tenté de choisir cette équipe en choisissant des experts dans tel ou tel domaine; j'ai peut-être le meilleur expert du monde en artisanat, qui est un mauricien que je suis allée chercher hors de l'Afrique: n'oublions pas que nous sommes obligés d'avoir dans les équipes le multiculturel.

Quand je parle des arts dans mon domaine, ce sont la promotion des arts et la formation, donc je donne deux enjeux: mises en contact et formation. Et bien, quand je parle des arts, c'est les arts plastiques en peinture, sculpture, arts électroniques; c'est aussi les arts du spectacle: théâtre, musique, danse, c'est le cinéma, c'est l'artisanat: Vous imaginez le champ que couvrent ces disciplines; comment allons nous faire le choix? Le choix d'abord d'une équipe où vous vous distribuez le travail, où certains de nos collaborateurs sont très bons, les arts plastiques, l'autre le cinéma, le troisième est le meilleur en artisanat. Moi-même j'ai gardé la littérature et la danse, deux disciplines que j'aime beaucoup, et, à cause de René Berger, une incursion dans les arts électroniques. Chacun est responsable de ses projets de A à Z, où je fais la coordination, mais chacun est responsable et maintenant nous devons travailler dans le monde, dans les différents pays, pas seulement dans le monde européen, comme c'est beau quand je vais à Offenbach, faire une grande réunion sur Sytnthesis avec René Berger, Manfred Eisenbeis, comme c'est facile, nous sommes en Allemagne, je connais la culture, je sais comment ça s'organisera, ce qui se passera, mais que m'a réussi lorsque j'étais au Japon, en Indonésie! Et vous pourriez me dire: quel est votre mage, comment vous faites ça?

Supposons que nous sommes trois spécialistes principaux; nous avons chacun quatre activités internationales: par année ça fait 12 par équipe et 24 sur deux ans. En octobre dernier j'étais au Venezuela autour des peintres Soto (sur les arts plastiques) et Botero, qui sont venus au Venezuela comme tels. En novembre à Leningrad pour préparer une réunion, à Cologne en décembre, en Indonésie en janvier. A Cologne, Strasbourg et Venise les mois suivants, et puis en juin à Moscou et Leningrad pour réaliser le projet Leningrad. Et puis en juillet, 3 jours au retour de Leningrad, le projet Zimbabwe.

Il faut vous imaginer comment peut-on faire: c'est prendre un avion, arriver et se trouver dans une situation culturelle autre avec une seule force symbolique, l'UNESCO. Ils sont tous une commission nationale, quelque fois un ministère de la culture, quelque fois une institution, une organisation, l'école d'art d'Offenbach, et il faut avoir un comportement qui tienne compte de la culture de l'autre.

L'UNESCO est divisée en cinq régions: on parle de l'Europe et de l'Amérique qui sont ensemble, de l'Asie, du monde arabe, de l'Afrique et de l'Amérique latine. Alors, dans chacun de ces continents je crois avoir des expériences de première main.

Il serait peut-être été intéressant de vous parler par exemple de comment ça a été à Leningrad. Je suis probablement la personne qui a été la dernière parmi nous à Leningrad, c'est-à-dire le 25 juin dernier. Mon travail a été fait à Leningrad. Qu'est ce que c'était? C'était une réunion sur les relations artistiques internationales: comment elles sont, leur avenir, ce qui va se passer dans le monde. Et que m'avaient demandé Moscou et Leningrad? M'avaient demandé les meilleurs du monde, les personnes qui connaissent les plus cela et qui ont fait le plus; qui

ont été les meilleurs organisateurs, les meilleurs médiateurs, que ce soit le Conseil de l'Europe, que ce soit la fondation Rockefeller, que ce soit la Villa Médicis: un homme comme Jean-Marie Droz et un médiateur de première force: Bernard Fèbre d'Arcier, qui a dirigé le Festival d'Avignon. Jadi Pisard, qui s'occupe du centre américain à Paris. Les grandes fondations du Brésil, du Vénézuéla. Et bien, voilà ce que nous avait demandé l'URSS: ils voulaient rencontrer tous ces gens là, se sentant si en dehors du coup et sentant que la situation était difficile.

Ce qui est passionnant c'est que nous avons pu réaliser cela, nous avons pu nous rencontrer en URSS, mais à quel prix? Imaginons la chose: en novembre dernier je discutais avec les autorités, le ministère de la culture, le maire de Leningrad (qui est un de ces personnages qui veut tellement cet échange). Et nous avons préparé cela ensemble, un ordre du jour, les gens qui devaient venir. Il y a aussi tout un contrat de l'UNESCO qui donne quelque chose comme 50'000 dollars pour une telle réunion. Mais il faut vous imaginer que dans cette période de communication où on parle de l'uniformisation des cultures, de l'envahissement des technologies, et bien, on ne peut pas téléphoner à Moscou et à Leningrad et on ne peut pas envoyer un fax, c'est exclu. Et alors j'ai travaillé avec des gens sur ma parole et sur la leure, sur la conviction qu'ils étaient sûrs que je ne les lâcherai pas. Je n'ai jamais communiqué avec eux depuis novembre. Vous vous apercevrez que dans le contact de cultures on dépend d'un Fagone, d'un Monnier, d'un René Berger, on dépend de vous, c'est-à-dire de la personne qui répond avec vous et c'est sur, à la fois, sa force, son énergie, sa connaissance des cultures. Mais quand je suis arrivée, mes 25 participants que j'amenais, dont certains richissimes (les grandes fondations américaines), l'hôtel était changé, ce qui voulait dire que ces messieurs, qui sont liés à des fax et à des téléphones, étaient morts de peur. Un anglais a été perdu pendant deux jours mais, comme c'est anglais, il s'est fondu dans la population, mais quelqu'un comme Samuel Pisard, j'ai eu droit aux plus belles invectives.

Je me suis aperçue que nous connaissons très peu de choses de l'URSS, et qu'ils nous connaissent très peu. On n'a pas eu ce contact de cultures, tout le monde voulait venir sentir ce qui se passait, qu'est-ce qu'on voulait de nous, est-ce que ça serait un plan Marshall de la culture? Il y a eu toutes ces questions.

Je crois que ça serait vraiment intéressant de continuer mes observations personnelles, ça a été la misère de la vie quotidienne que je connais depuis longtemps, la disponibilité de tous, l'absence de connaissance des langues, les roumains connaissent des langues, les tchèques, voir les bulgares, les polonais, les russes très peu, donc très grande difficulté de communication, la volonté d'en sortir réelle, je crois, aussi l'exhibition: on nous a montré tout le temps l'Ermitage, il faut imaginer que nous sommes, notre groupe, les seuls à se promener dans l'Ermitage, ces gens qui ne peuvent pas envoyer un fax, mais nous sommes à l'Ermitage. Il y a une compagnie de ballet qui joue pour nous, nous avons d'ailleurs fait le serment de l'Ermitage,

donc il y a toutes ces choses que j'ai bien senti, et puis la connaissance des cultures classiques; la fondation que Rockefeller voulait absolument, les américains que j'avais avec moi voulaient absolument faire une croix: il n'y avait jamais rien eu en URSS pendant 70 ans; heureusement des participants plus fins, justement des balcans, ont pu rectifier le tir.

Donc tous ces contacts ne se passent pas facilement, et puis la dernière chose qui est importante: les nationalités de l'Asie centrale qui étaient là comme une vision poétique. Les chanteurs du Pamir qui nous ont mis dans une espèce de silence.

Nous savons cependant que ce n'est pas facile, ce n'est pas monolithique l'URSS, mais il y a une certaine partie du pays qui peut être indépendante, mais les gens de l'Asie centrale dépendent tellement du centre pour leur moindre développement.

Je voudrais terminer en disant que la région la plus gratifiante, celle qui va le mieux, avec qui les contacts culturels sont les plus faciles, c'est l'Asie. Pour plusieurs raisons dont a parlé Charles. Je prépare en ce moment, à partir de la légende de Ramayana une grande rencontre parce que nous allons lancer une grande collection de vidéocassettes sur les musiques du monde, comme nous l'avons fait pour nos 152 disques de musique. Je ne sais pas quelles sont les télévisions qui vont essayer de se mettre là-dedans, mais disons que l'Asie a compris d'abord son comportement avec l'étranger. C'est parce qu'elle est projetée vers l'avenir, vers un changement qu'elle veut réel.

Je pourrais vous dire comment, par exemple, une des plus belles choses c'est d'avoir fait un atelier sur la soie avec des femmes de la Thaïlande, qui l'ont organisé et dirigé, parce que ça serait aussi de vous dire que les femmes thaïlandaises possèdent toutes les petites compagnies, les petits centres de soie; la situation est assez étrange. La Chine, on peut travailler que musique et danse. N'oubliez pas que certains pays, on ne peut pas encore tellement en parler, que ce qui peut se passer c'est la soie, c'est la musique, la danse.

Avec le Japon cependant oui, la haute définition, mais pour travailler au Japon il a fallu quatre rencontres de préparation.

Et puis, finalement, l'Afrique: grande déception, grand désespoir depuis dix ans. Ça ne veut pas dire que les cultures ne sont pas vivantes, elles sont extrêmement vivantes, mais les contacts avec l'Afrique francophone sont en ce moment assez difficiles. Avec l'Afrique anglophone c'est très compliqué les contacts de culture.

Avec l'Amérique latine nous sommes encore pris dans des oligarchies où l'état est très important et les disparités de la culture sont absolument énormes.

Quant au monde arabe, en ce moment ça n'empêche pas qu'il y a des grands chercheurs autour de Corbain. Mais songez que nous avons approuvé par les états arabes une grande réunion sur la littérature qui est ma partie dans la poésie, dans le roman arabe, qu'ils sont les grands thèmes à cette fin de siècle.

Au fond l'Egypte, sujet passionnant et intéressant, après un travail de visite, nous a refusé. Et puis cet endroit où nous avons un accueil, le roi du Maroc nous a empêché de venir là: il y avait les événements du Golfe, et je m'apercevais que les intellectuels arabes vivaient pour la plupart à Paris, à Londres, à New York, à Washington.

Je terminerai en vous disant que ce que je vous ai présenté c'est une expérience partielle, modeste, de l'"expert international"; d'autres auraient tout-à-fait une autre expérience, et puis cette expérience, elle est tributaire de ma position sociale, de ma culture, de ce que je vous ai dit, de l'itinéraire d'apprentissage, et pour la mener à bien j'ai dû vivre ce que Max Weber a appelé le "désenchantement du monde", mais je n'ai pas pu la mener si je ne l'avais pas faite et si je ne continue pas à la faire en m'enchantant un peu de ce que je vois et de ce que j'entends.

Pour moi l'action nous montre que, malgré les Cassandres de l'uniformisation, cette uniformisation demeure en surface, et puis aussi que notre action touche un public restreint, une élite, alors que le tourisme de masse, alors que les mass-média ont une pénétration beaucoup plus grande. De plus en plus les peuples, les cultures sont conscientes de leur valeur, de la richesse qu'ils apportent, même en Asie, de la richesse économique, Bali sait très bien comment faire, je suis allée voir ça cette année, c'est extraordinaire, elle sait très bien que le jour où elle perdra cette culture il n'y a plus personne qui viendra.

Et puis n'oubliez pas les petites cultures, je pense à la martiniquaise que Milan Kundera a étudié dernièrement. Milan Kundera qui s'intéresse beaucoup en ce moment à cette culture en disant que la seule manière pour elle de survivre c'est de s'appuyer sur des cultures médianes comme l'Afrique, l'Amérique, la France.

Et puis la plupart d'entre nous, nous vivons comme intellectuels un métissage intérieur où nous savons que les cultures sont composites. Les jeunes sont très attachés à cette notion de brassage, et à découvrir notre altérité je vois notre vouloir vivre ensemble au delà d'un idéalisme de circonstance comme une décision morale. Je rejoins ici un peu ce que Nicolescu avait dit à la fin de sa conférence: notre vouloir vivre ensemble je le vois comme une décision morale qui paraît seule pouvoir transcender les besoins étroits des politiques nationales, et je parle du cosmopolitisme, qui peut être l'impératif moral que la religion a prétendu être autrefois. Je le pose en question, car au delà des religions la croyance que les individus se réalisent si, et si seulement l'espèce entière obtient l'exercice des droits pour tous et pour nous tous, pour tout et partout.